

Bibliothèque publique et faible lectorat
The Public Library and infrequent Readers
Biblioteca pública y escasos lectores

François Séguin

Volume 38, Number 3, July–September 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028623ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028623ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Séguin, F. (1992). Bibliothèque publique et faible lectorat. *Documentation et bibliothèques*, 38(3), 149–154. <https://doi.org/10.7202/1028623ar>

Article abstract

A percentage of Québécois (43 %) have varying degrees of difficulty in reading. The author, a former member of the *Comité sur l'alphabétisation* of the *Bibliothèque municipale de Montréal* from February 1990 to February 1991, lists the reasons why the public library must develop services tailored to meet the needs of infrequent and very infrequent readers. After demonstrating that non-reading is an outcome of socio-economic conditions, the author outlines ways to convince infrequent readers to better use the services of the public library, thus defining the emerging role of the librarian.

Bibliothèque publique et faible lectorat

François Séguin

Bibliothèque Maisonneuve

Bibliothèque municipale de Montréal

Un certain pourcentage de Québécois (43%) éprouvent, à des degrés divers, des difficultés de lecture. L'auteur, qui fut membre du Comité sur l'alphabétisation de la Bibliothèque municipale de Montréal de février 1990 à février 1991, explique la nécessité pour la bibliothèque publique de développer des services adaptés aux besoins des faibles et très faibles lecteurs. Après avoir démontré que la tendance à la non-lecture trouve son ancrage dans les conditions socio-économiques, l'auteur traite des différents moyens qui peuvent être mis en oeuvre pour inciter les faibles lecteurs à mieux utiliser les services de la bibliothèque publique, et définit alors le nouveau rôle exigé des bibliothécaires en poste.

The Public Library and Infrequent Readers

A percentage of Québécois (43 %) have varying degrees of difficulty in reading. The author, a former member of the Comité sur l'alphabétisation de la Bibliothèque municipale de Montréal from February 1990 to February 1991, lists the reasons why the public library must develop services tailored to meet the needs of infrequent and very infrequent readers. After demonstrating that non-reading is an outcome of socio-economic conditions, the author outlines ways to convince infrequent readers to better use the services of the public library, thus defining the emerging role of the librarian.

Biblioteca pública y escasos lectores

Un cierto porcentaje de Quebecuenses (43 %) experimentan, en diversos grados, algunas dificultades de lectura. El autor, que fue miembro del Comité sobre la alfabetización de la Biblioteca municipal de Montreal de febrero de 1990 hasta febrero de 1991, explica la necesidad para la biblioteca pública de desarrollar algunos servicios adaptados a las necesidades de las personas con dificultades de lectura. Después de haber demostrado que la tendencia a la no-lectura se debe principalmente a las condiciones socio-económicas, el autor trata de los diferentes medios que pueden ser utilizados para incitar a los lectores con dificultades a utilizar mejor los servicios de la biblioteca pública, y define entonces el nuevo papel que se exige a los bibliotecarios que ya ocupan un puesto.

« Le livre est une machine à lire, mais on ne peut pas s'en servir mécaniquement »

Robert Escarpit

L'Année internationale de l'alphabétisation, qui s'est terminée en décembre 1990, a permis de sensibiliser, voire de conscientiser bon nombre de bibliothécaires à la problématique de l'analphabétisme et du faible lectorat.

Confrontées à des données alarmantes sur les capacités de lecture des citoyens, certaines bibliothèques publiques, notamment la Bibliothèque municipale de Montréal¹, ont perçu la nécessité de développer des services mieux adaptés aux faibles et très faibles lecteurs et susceptibles d'améliorer l'intervention des bibliothécaires auprès de cette couche de la population.

En juin 1990, Statistique Canada rendait publics les résultats de la plus importante enquête à avoir été réalisée sur les capacités de lecture des citoyens canadiens². Cette recherche constatait que 6% ou 283 000 Québécois âgés de 16 à 69 ans sont à peu près incapables de lire et 614 000 autres, ou 13 %, peuvent tout au plus repérer des mots familiers dans un texte simple. L'enquête a permis d'identifier quatre niveaux de lecteurs:

niveau 1: les répondants ont de la difficulté à utiliser du matériel écrit. 6% des Québécois se situent à ce niveau;

niveau 2: les répondants ne sont capables d'utiliser du matériel écrit que pour accomplir des tâches élémentaires comme repérer un mot familier dans un texte simple, par exemple identifier les articles d'une liste d'épicerie dans une annonce de supermarché. Ils déclarent

avoir de la difficulté à comprendre le matériel de lecture usuel. 13% des Québécois se retrouvent dans ce groupe;

niveau 3: les répondants peuvent utiliser du matériel de lecture dans un certain nombre de situations à condition que ce matériel soit clair et assez simple. Bref, il ne s'agit plus d'une opération ardue de décryptage, mais d'une opération qui permet de comprendre la totalité d'un texte simple. 25% des Québécois se situent à ce niveau;

1. Voir le document *Services en alphabétisation de la Bibliothèque municipale de Montréal: Année internationale de l'alphabétisation 1990*, Comité sur l'alphabétisation, Montréal, SLDC, novembre 1990, 49 p.
2. *Enquête sur les capacités de lecture et d'écriture utilisées quotidiennement*, Ottawa, Secrétariat national de l'alphabétisation, Statistique Canada, 1990.

niveau 4: les répondants sont capables de satisfaire à la plupart des exigences de lecture courante. Ce groupe fait preuve de beaucoup de polyvalence dans ses activités de lecture. 57% des Québécois se situent à ce niveau.

Comme seul le niveau 4 constitue le niveau de pleine compétence en lecture, on peut donc dire que 43% des Québécois éprouvent, à divers degrés, des difficultés en lecture.

Évidemment, c'est *prioritairement et principalement* aux faibles lecteurs du niveau 3 (25% des Québécois) que les services adaptés des bibliothèques publiques doivent s'adresser. Ces citoyens, bien que sachant lire, éprouvent beaucoup de difficultés à utiliser les services «réguliers» de la bibliothèque. La mise sur pied de services adaptés n'a pas d'autres objectifs que d'amener les faibles lecteurs à utiliser la bibliothèque. Le document de réflexion produit par la Bibliothèque municipale de Montréal a très bien cerné cet enjeu:

Le but poursuivi par le Comité est de rejoindre les faibles et les très faibles lecteurs, afin de faire en sorte qu'ils utilisent la collection générale et les services de la bibliothèque. Il s'agit, en d'autres termes, de leur permettre de devenir de vrais lecteurs et de bénéficier, au même titre que les autres citoyens, des services de la bibliothèque³.

Les causes de la faible lecture

Les spécialistes identifient généralement deux causes principales à la faible lecture: les conditions socio-économiques et un environnement culturel de plus en plus dominé par l'audiovisuel.

De façon générale, les faibles lecteurs disposent d'un bas niveau d'instruction et appartiennent aux groupes socio-professionnels du bas de l'échelle sociale: les ouvriers manuels non qualifiés, les employés des petits commerces, les manoeuvres, les chômeurs, les bénéficiaires de l'aide sociale, etc.

Comme le démontrent les différents sondages Crop (1979, 1982 et 1989) sur le comportement des Québécois en matière

d'activités culturelles de loisir, bon an mal an, 50% des Québécois ne lisent jamais ou rarement de livres. Pour les couches les moins scolarisées et les moins nanties, 72% affirment ne jamais lire de livres, cependant que 71% des répondants les plus scolarisés et les mieux nantis affirment lire occasionnellement des livres. Soit un écart de 43% entre les deux groupes.

Quant aux personnes qui achètent des livres, ce sont celles qui disposent d'un revenu élevé: une enquête révèle que 61% des acheteurs de livres vivent dans des ménages dont les revenus annuels sont de 48 000 \$ ou plus⁴.

La pauvreté favorise donc la non-lecture.

Dans les quartiers défavorisés, les conditions culturelles et sociales qui prévalent - logement exigu, non-disponibilité des parents, non-valorisation de la lecture de la part de ceux-ci, sous-scolarisation du milieu - ne favorisent pas la socialisation de l'enfant à la lecture. Partis perdants, la majorité des enfants de ces quartiers ne développeront par la suite aucun goût pour la lecture.

Ce n'est d'ailleurs pas un effet du hasard que la Bibliothèque municipale de Montréal ait décidé d'implanter en 1991 des services adaptés aux faibles lecteurs dans cinq bibliothèques desservant des clientèles socialement et économiquement défavorisées:

- Bibliothèque Maisonneuve: pour les clientèles du secteur Est - principalement le quartier Hochelaga-Maisonneuve;
- Bibliothèque Georges Vanier: pour les clientèles du secteur Sud-Ouest - les quartiers Saint-Henri, Petite-Bourgogne et Pointe Saint-Charles;
- Bibliothèque Centrale annexe: pour les clientèles du secteur Centre - principalement les quartiers Sainte-Marie, Centre-Sud et Plateau Mont-Royal;
- Bibliothèque Le Prévost: pour le secteur Nord - principalement le quartier Villieray;

- Bibliothèque Côte-des-Neiges: pour le secteur Ouest - en particulier les nombreuses communautés culturelles fraîchement implantées dans ce quartier.

Quant à l'impact de l'audiovisuel sur la lecture, l'opinion des experts est beaucoup plus partagée; il est toutefois irréfutable qu'une partie toujours croissante du temps de loisir des Québécois est investi dans l'audiovisuel, laissant la portion congrue à la lecture et aux autres activités de loisir. Bien qu'entre 1983 et 1989 l'intérêt pour la lecture se soit accru, 5% pour les journaux, 3% pour les magazines et 2% pour les livres⁵, le temps consacré à la lecture ne représente en moyenne que 1,7% du temps alloué aux activités culturelles par les Québécois, cependant que l'écoute de la télévision et de vidéocassettes représente en moyenne 75% de ce temps⁶. Un autre indice de l'engouement des Québécois pour l'audiovisuel: 63% des foyers québécois sont «câblés» alors qu'à peine 20% des citoyens utilisent les services, pourtant gratuits, de leur bibliothèque municipale⁷.

Parce que, contrairement à la lecture, l'audiovisuel exige souvent moins d'effort intellectuel, il tend à devenir le secteur culturel le plus répandu et le plus aisément assimilable.

Bien qu'il ne soit pas de notre propos de procéder à la critique du «tout-audiovisuel», il n'est pas inutile de mentionner, comme bon nombre d'experts de la question l'affirment⁸, que l'audiovisuel

3. *Services en alphabétisation...*, p.8.
4. «Québec prêt à réviser la TPS pour le livre», *Le Devoir*, 13 septembre 1990.
5. *Les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir, 1989*, Québec, Publications du Québec, 1990, Ministère des Affaires culturelles, p.28.
6. *Indicateurs d'activités culturelles au Québec*, Ministère des Affaires culturelles, 1990.
7. *Les comportements des Québécois...*, p.28.
8. Anna Eriksen-Terzien, *Télévision et sexisme*, Delval, Genève, 1988.
Marie Winn, *TV, drogue?*, Paris, Éditions Fleurus, 1979.
Jerry Mander, *Four Arguments for the Elimination of Television*, New York, Williams Morrow Company, 1978.
Ignacio Ramonet, *Le chewing-gum des yeux*, Paris, Alain Moreau, 1980.
Bruno Lussert, *L'enfant et l'écran*, Paris, Nathan, 1989.
Josette Sultant et Jean-Paul Sartre, *Les enfants et la publicité télévisée*, Fribourg, Del Val, 1988.

de masse, généralement peu enclin à diffuser une culture autre que celle du spectacle ludique et de la dramatisation outrancière - par l'appel aux réflexes émotionnels et aux préjugés plutôt qu'à la raison et à la connaissance - est encore «largement» cantonné dans la diffusion de valeurs sociales condamnables: violence outrancière, sexisme drapé des oripeaux du libertinage sexuel, etc. À preuve: le contenu des films qui battent tous les records au «box office»: Rambo, Batman, Dick Tracy et autres Robo-Cop.

Quoi qu'il en soit des causes de la faible lecture - conditions socio-économiques, audiovisuel, et autres - force est de reconnaître que dans des sociétés innervées par de multiples phénomènes qui accélèrent l'information, transforment la culture et bouleversent le travail, les citoyens analphabètes et les faibles lecteurs sont confrontés à l'imparable réalité de la marginalisation économique et sociale.

Le rôle de la bibliothèque publique

À cause de ses caractéristiques intrinsèques - amplitude des heures d'ouverture, gratuité, aide au lecteur effectuée par des bibliothécaires professionnels - la bibliothèque publique est probablement l'institution la plus apte à jouer un rôle central dans la lutte contre la faible lecture. D'ailleurs, dès 1984, dans un document de réflexion sur les bibliothèques publiques, le ministère des Affaires culturelles du Québec visait «... principalement à faire porter son action sur les non-lecteurs et à développer des tactiques nouvelles aptes à changer leur attitude passive vis-à-vis du livre et de la lecture»⁹.

Malheureusement, force est de constater que la bibliothèque publique n'a pas su adapter son offre de services aux besoins des faibles lecteurs. Par conséquent, elle n'a pas réussi à attirer à elle cette couche de citoyens.

Le sondage Sorecom¹⁰ de 1988 l'a bien fait ressortir: les bibliothèques publiques ne sont encore utilisées que par une mince frange de Québécois, catégories socio-professionnelles élevées ou en devenir et couchées les plus scolarisées. Ces catégories sont également celles qui fréquentent

les librairies et consomment les autres produits culturels, comme les expositions, le théâtre, les concerts. En un mot, la bibliothèque n'a pas vraiment réussi à démocratiser l'accès à la culture.

L'ouverture de nouvelles bibliothèques a profité au premier chef aux populations qui consommaient déjà des biens culturels similaires à ceux proposés dans les bibliothèques. Elle n'a pas véritablement permis de diversifier les clientèles. Au demeurant, la multiplication des équipements culturels crée rarement à elle seule, et ipso facto, une incitation à la fréquentation chez les populations qui sont de faibles consommateurs de biens culturels. Croire le contraire, c'est confondre un peu facilement *conditions nécessaires* et *conditions suffisantes* à la démocratisation de l'accès à la culture.

Pour les groupes moins favorisés, où se concentrent les faibles lecteurs, la fréquentation de la bibliothèque suppose l'identification d'un intérêt précis. Il faut que ces citoyens puissent s'y retrouver facilement et trouver des documents sur tous les sujets qui les intéressent, et sous une forme bien adaptée à leurs habiletés de lecture. En un mot, ils doivent avoir accès rapidement et sans difficulté à une information, un document ou à des renseignements dont ils ont besoin dans la vie quotidienne et pour leurs loisirs.

Malheureusement, les conditions susceptibles d'attirer les faibles lecteurs à la bibliothèque n'existent pas. Plus: ces conditions ne se développeront pas spontanément. Sans une politique consciente visant à adapter les services des bibliothèques aux besoins de cette population, celle-ci continuera à "bouder" la bibliothèque publique.

L'usager: un être socialement déterminé

Nous l'avons déjà mentionné, la bibliothèque publique n'est pas fréquentée de façon égale par les différentes classes sociales. Certains publics s'excluent de la bibliothèque. Et parmi les utilisateurs, il existe des pratiques et des habitudes documentaires socialement différenciées, ces différences culturelles et sociales ne cessant pas d'opérer du seul fait qu'un citoyen

est abonné à sa bibliothèque.

En fait, le capital culturel et les habitudes sociales surdéterminent la propension de chaque groupe social à utiliser ou à ne pas utiliser la bibliothèque, à choisir ou à ne pas choisir certains documents.

Pour compliquer encore davantage la situation, le bibliothécaire qui assure la fourniture de services culturels aux citoyens, est lui-même porteur de valeurs idéologiques, culturelles et sociales qui sont celles de la profession à laquelle il appartient. Derrière la «neutralité» des techniques et des approches bibliothéconomiques - en particulier en matière de choix de documents - se profile le poids de l'idéologie. Le bibliothécaire, comme tout être social, ne peut échapper à cette détermination.

Cette situation doit interpellier le bibliothécaire. Ainsi doit-il éviter par tous les moyens d'imposer ses valeurs culturelles et tout mettre en oeuvre pour que la bibliothèque réponde aux besoins de tous les publics qu'elle dessert, y compris les faibles et très faibles lecteurs.

Collections pour faibles lecteurs

Pour qu'un produit culturel soit utilisé, il faut qu'il soit conforme aux intérêts du destinataire. Eu égard à la bibliothèque publique, il faut que le destinataire soit convaincu que celle-ci puisse répondre à ses attentes et à ses besoins. Il doit se reconnaître dans le produit offert par la bibliothèque. Tel n'est malheureusement pas le cas actuellement pour une large partie de la population québécoise (25%) composée de faibles lecteurs.

Trop peu de livres offerts à la bibliothèque publique satisfont aux besoins de ces citoyens. Pour résoudre cette difficulté, plusieurs bibliothèques américaines ont développé des collections dites «Hi-Lo» (High interest - Low level). Les ouvrages de ces collections ont un contenu

9. *La lecture au Québec: document d'orientation*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1984, p.10.

10. Sondage commandé par l'ASTED en 1988.

intéressant pour les adultes tout en privilégiant une forme d'écriture simple et accessible aux faibles lecteurs.

Les volumes de ces collections originent de deux sources:

- les livres produits spécifiquement pour les faibles lecteurs: aux États-Unis, il existe des maisons d'édition dont la production s'adresse spécifiquement à cette clientèle. Malheureusement, les productions de ce type («Littérature de l'oreille», par exemple) sont trop peu nombreuses au Québec et dans le monde francophone pour qu'elles puissent servir d'assise à des collections «Hi-Lo»;

- une sélection d'ouvrages parmi la production courante: dans ce cas, il ne s'agit pas de livres produits pour les analphabètes mais de livres qui, tout en étant destinés au large public, possèdent les caractéristiques «Hi-Lo»: pas trop volumineux, bien illustrés, vocabulaire simple, etc. C'est cette voie qu'a décidé d'emprunter la Bibliothèque municipale de Montréal dans son projet destiné aux faibles lecteurs.

Les expériences américaines démontrent qu'il est souhaitable de séparer la collection «Hi-Lo» des autres collections. Toutefois, la question de l'emplacement et de la signalisation de la collection doit être étudiée avec énormément de circonspection; en aucun moment, il ne faut minimiser les craintes qu'engendre chez le faible lecteur l'obligation d'étaler ses choix.

De la collection «Hi-Lo» à la collection générale: le rôle du bibliothécaire

Si la bibliothèque a pour mission de répondre aux besoins documentaires et de lecture de tous les citoyens, donc de mettre à leur disposition des collections adaptées à leurs besoins et à leurs goûts, elle a également pour mandat d'aider l'utilisateur à accéder librement aux livres de son choix. Pour atteindre un tel objectif, l'utilisateur doit acquérir la capacité de naviguer d'une collection à une autre et d'un genre littéraire à un autre.

Choisir de lire un roman Harlequin, si ce n'est pas le fait de contingences socio-

culturelles, est une manifestation de liberté. Mais pour la personne qui est confinée à lire du Harlequin parce qu'elle n'a pas le choix, sa liberté se concrétisera le jour où elle pourra s'adonner à d'autres types de lectures.

Certes, on doit déplorer que trop souvent les bibliothécaires condamnent sans aucune étude substantielle certaines collections populaires. On pense, par exemple, aux collections Harlequin, Fleuve noir, destinées aux adultes; et aux collections Coeur-à-coeur, Sweat dreams, etc. destinées aux adolescents. Sans débat, sans connaissance véritable de ces collections et des publics qui les lisent, on les considère indésirables. On refuse d'offrir ces livres aux citoyens. Bref, on ne craint pas d'imposer ses valeurs culturelles. Sous le couvert de choix budgétaires, on applique une censure qui n'ose s'avouer.

Avec J.C. Passeron, nous croyons plutôt

*qu'on doit encourager toute lecture, quelle qu'elle soit, puisque rien n'est inutile de ce qui maintient en contact avec l'écrit et qui, par là, fait franchir quelques étapes dans l'appropriation d'une technique aussi laborieuse que la maîtrise complète d'un code indirect comme l'écriture*¹¹.

Sur ce registre, les collections «Hi-Lo» sont importantes; elles introduisent un maillon qui manquait pour amener les faibles lecteurs à lire davantage. Elles constituent une ouverture vers un public trop souvent négligé.

Toutefois, si le bibliothécaire veut éviter de limiter le faible lecteur à un univers - celui de la lecture facile - déjà conditionné par ses origines socio-économiques, il doit également l'aider à cheminer vers d'autres types de lectures.

On le voit, le rôle du bibliothécaire est double: animer la collection «Hi-Lo» afin d'inciter les usagers faibles lecteurs à y puiser des livres; animer le reste de la collection, de façon à faire cheminer l'utilisateur de la collection «Hi-Lo» vers des lectures plus complexes. En un mot, la démarche consistant à amener les faibles lecteurs à fréquenter la bibliothèque en leur offrant des livres «adaptés» est intéressante mais insuffisante.

Le bibliothécaire doit également avoir pour objectif d'éviter d'enfermer définitivement certains groupes de citoyens dans la lecture «facile».

Le bibliothécaire ne peut faire fi des conditions sociales qui engendrent la faible lecture. Il est du ressort du bibliothécaire de rechercher les moyens de leur dépassement en aidant les faibles lecteurs à progresser vers des lectures plus enrichissantes. En fait, le bibliothécaire qui n'aide pas le faible lecteur à dépasser ses goûts spontanés - en se contentant d'implanter une collection pour faibles lecteurs - risque d'enraciner un statu quo culturel qui peut se résumer ainsi: certains sont nés pour une «petite culture» et d'autres, pour une grande.

Autres facteurs

Les faibles lecteurs ne s'identifient pas au type d'organisation de la bibliothèque publique. Sa structure participe d'un univers socio-culturel qui lui est étranger. Pour aider à faire évoluer les comportements face à la bibliothèque et à la lecture, il est utile que la profession réfléchisse à certains aspects du fonctionnement de la bibliothèque ainsi qu'aux réticences qu'elle engendre.

La taille de la bibliothèque

La distance au livre et à la bibliothèque est avant tout sociale. Elle est également physique. Rolland Barthes avait très bien identifié ces deux contraintes dissuasives lorsqu'il parlait de «la profusion ordonnée de la bibliothèque» et de «toutes les contraintes sociales qui font de la lecture un devoir...»¹².

S'agissant du premier facteur, Barthes écrivait que, parce que la bibliothèque contient des milliers de volumes qui

11. «Lecture et bibliothèques publiques. (Actes)», édité par l'Office régional de la culture et de l'éducation nationale, in *Publics à l'oeuvre: pratiques culturelles à la BPI du Centre Pompidou*, Paris, La Documentation française, 1986, p.207.

12. Cité in Philippe Pigallet, *L'Art de lire: principes et méthodes*, Paris, Éditions ESF, 1985, p.15.

circulent sans cesse, «tendanciellement le livre désiré n'y est jamais, cependant qu'un autre livre vous est proposé»¹³. La surabondance devient facteur de découragement, en particulier pour le faible lecteur.

Les petites bibliothèques de quartier - à l'instar de celles que nous retrouvons dans le réseau de la Bibliothèque municipale de Montréal - sont probablement les mieux adaptées aux besoins des faibles lecteurs. Ces bibliothèques encouragent une certaine familiarité avec les usagers et favorisent une convivialité essentielle à la relation avec le faible lecteur. Toutes choses importantes pour celui qui a des réticences à fréquenter la bibliothèque.

L'environnement multimédia

Étymologiquement, le terme bibliothèque ne renvoie qu'au livre. À cause de la multiplicité des supports documentaires offerts à la «bibliothèque», il est aujourd'hui plus exact de parler de médiathèque. Stricto sensu, la désignation «bibliothèque» est inappropriée pour décrire la réalité d'une offre multimédia.

Bien qu'il faille se garder de ne voir dans l'introduction du multimédia dans les bibliothèques qu'une technique susceptible d'amener graduellement à la lecture les consommateurs d'autres supports documentaires, il faut tout de même reconnaître que l'offre multimédia permet aux usagers, de proche en proche, de diversifier leurs intérêts, même si de prime abord leur intention ne visait que le support audiovisuel.

Il faut également reconnaître que le faible lecteur, spontanément peu attiré par l'écrit, est souvent consommateur de messages audiovisuels. En fait, pour le faible lecteur comme pour tout citoyen

la pratique quotidienne des messages, tant dans l'espace domestique (foyer), que dans l'espace professionnel ou dans l'espace collectif (la rue, les lieux publics ...) n'est ni plus ni moins qu'une pratique multimédia permanente. Il n'y a guère que les espaces documentaires qui y échappaient encore. Chacun associe constamment chez lui la lecture des journaux, l'écoute

*de la télévision et celle de la radio, et à l'extérieur la lecture des affiches et messages urbains et l'exposition aux messages sonores, commerciaux ou autres, etc. Choisis ou subis, la redondance, le télescopage, la superposition des messages fait la trame de la vie de tous les jours*¹⁴.

Les statistiques québécoises sont éloquentes: un fort pourcentage des usagers investissent la bibliothèque sans s'approprier le livre. Lors d'un sondage, 15% des Québécois affirmant avoir fréquenté la bibliothèque publique en 1989 ont déclaré être des non-lecteurs. Et de conclure:

*Il est possible que ces abonnés traduisent le fait que l'on fréquente notamment la bibliothèque pour le matériel audiovisuel... nous pensons qu'il y a là une voie intéressante d'animation culturelle en vue d'élargir le public des bibliothèques en tentant d'attirer de nouvelles clientèles par des supports audiovisuels... afin que, possiblement, à moyen terme, ce nouveau public plus ou moins fidèle en vienne à consulter d'autres supports dont les livres et les magazines*¹⁵.

La bibliothèque peut donc, grâce à l'audiovisuel, mettre en contact avec le livre des citoyens qui ne le seraient pas.

Classification et signalisation

Certains usagers «ordinaires», et à plus forte raison des faibles lecteurs, n'arrivent pas aisément à se retrouver dans la Classification décimale Dewey. Les faibles lecteurs se sentent étrangers aux classements bibliothéconomiques et perçoivent ces classements comme des barrières à l'appropriation du livre. Une classification encyclopédique développée par des professionnels pour répondre à des exigences d'ordre taxonomique devient socialement discriminatoire, lorsqu'elle est proposée au grand public comme système d'offre.

Pour aider le faible lecteur à s'orienter dans la bibliothèque et à repérer plus facilement les ouvrages qui l'intéressent, la Classification décimale Dewey doit obligatoirement être couplée à une signalisation claire et à une organisation des

collections par centres d'intérêts (rubriques de type librairie).

Le Comité sur l'alphabétisation de la Bibliothèque municipale de Montréal, qui s'est penché sur certaines expériences canadiennes et étrangères, insistait d'ailleurs sur la nécessité «qu'une signalisation attrayante soit conçue et installée à l'intérieur des bibliothèques pour que la clientèle analphabète soit à même d'identifier et de reconnaître aisément la collection»¹⁶. Il insistait également sur certains moyens à mettre en oeuvre pour valoriser la collection pour faibles lecteurs: une «localisation de la collection permettant un repérage facile par les analphabètes et assurant sa visibilité (non intégrée à la collection générale); identification des volumes à l'aide de pictogrammes; classement par rubriques; traitement documentaire sommaire»¹⁷.

Référence et aide personnalisée

Comme certaines études le démontrent¹⁸, le recours au catalogue n'est pas socialement neutre; l'utilisation du catalogue croît avec la scolarisation et avec le niveau social. Les faibles lecteurs, sous-scolarisés pour la plupart, ont très peu d'autonomie lorsque vient le moment de repérer un document; ils doivent s'en remettre au bibliothécaire. Malheureusement, à cause de leur condition culturelle et de leurs expériences passées, les faibles lecteurs éprouvent beaucoup de réticences à rechercher de l'aide dans la bibliothèque:

13. *Ibid.*

14. *Publics à l'oeuvre: pratiques culturelles à la BPI du Centre Pompidou*, Paris, La Documentation française, 1986, p.96.

15. *Les comportements des Québécois...*, p.28.

16. *Services en alphabétisation...*, p.13.

17. *Ibid.*, p.10.

18. Elisée Véron, *Espaces du livre: perceptions et usages de la classification et du classement en bibliothèque*, Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, 1989.
Marcia Jeanne Bates, *Factors Affecting Subject Catalog Search Success*, Berkeley, University of California, 1972.
Cynthia C. Ryans, *The Card Catalog: Current Issues*, London, The Scarecrow Press, 1981.

Demander, c'est aussi établir une relation, dans un rapport inégal de public à professionnel. Relation de savoir (le bibliothécaire est celui qui maîtrise intellectuellement le fonds) et relation de pouvoir (le bibliothécaire est celui qui représente l'institution). La situation est difficile à affronter pour qui éprouve des doutes sur sa propre capacité à s'approprier ce dont il n'a pas la maîtrise culturelle. Le rapport interpersonnel est une situation où il faut affronter le jugement de l'autre. Poser une question peut à la limite être vécu comme avouer publiquement une incompétence... Contre le risque d'exposition des ignorances, la réaction est préventive: éviter d'avoir des relations avec les représentants de l'institution¹⁹.

D'où l'importance d'un service d'accueil et de référence bien adapté aux caractéristiques des faibles lecteurs.

Le Comité sur l'alphabétisation de la Bibliothèque municipale de Montréal a très bien cerné cette dimension de la relation bibliothécaire/faible lecteur:

Le Comité considère qu'il n'est pas suffisant de mettre seulement une collection à la disposition des usagers analphabètes. Il est primordial, en effet, d'animer cette collection et d'offrir une aide personnalisée aux personnes analphabètes... En agissant ainsi, il sera possible au bibliothécaire en place de sécuriser l'usager analphabète et de faire en sorte qu'il se sente à l'aise à l'intérieur de la bibliothèque²⁰.

Conclusion

En guise de conclusion, disons que la bonification de l'intervention du bibliothécaire auprès des faibles lecteurs ne va pas de soi: elle exige à la fois une volonté professionnelle et l'ajout de ressources matérielles et humaines. En dernière instance, elle commande une détermination politique; celle des pouvoirs publics à investir dans la culture, non seulement celle des élites mais aussi celle, moins panachée mais plus essentielle, du citoyen "ordinaire". À ce chapitre, tout attentisme tend à rigidifier - voire à amplifier - un statu quo culturel discriminatoire.

19. *Publics à l'oeuvre...*, p.121.

20. *Services en alphabétisation...*, p.17.

NICOLAS

Un système de gestion
de l'information



Réalisé et distribué par:

Les services informatiques
Bamyas inc.
4875, rue Rondeau
Laval, Québec
H7L 1K5

Tél.: (514) 666-0737
Fax: (514) 666-0743

■ Un système intégré: réseau ou monoposte

Circulation + Catalogue + Recherche + Tri + Edition + Macro + Utilitaires de gestion; fonctionne en réseau ou en monoposte.

■ Un fondement pour l'avenir

Nicolas utilise des technologies d'avant-garde et est écrit en langage C; il pourra croître et évoluer pour rencontrer vos besoins futurs.

■ Flexibilité

L'usager a le loisir de bâtir son environnement selon ses propres besoins et de le modifier à volonté (définitions, rapports, etc.).

■ Intégrité et Efficacité

Grâce au concept de 'longueurs variables', NICOLAS ne stocke que les données réelles réduisant ainsi l'espace-disque nécessaire. L'usage de fichier B-TREE+ garantit une réponse très RAPIDE et REGULIERE aux recherches quelle que soit la grandeur des bases. Le verrouillage interne protège l'intégrité de vos données.

■ Installation facile

Vous n'avez qu'à suivre le Guide d'installation. Le système est COMPLETEMENT OPERATIONNEL grâce à l'environnement complet fourni sur la disquette échantillons.

■ Et même plus: Les Echangeurs

Des utilitaires de conversion puissants pour transférer les données de SDM, étudiants-Grics ou listes de la BCP.